



*Comme il s'arrêtait devant la vitrine d'une agence
de navigation, il sentit qu'on le regardait avec insistance.*

C. I.

(p. 4935)

LIVRAISON 625

Alors, un homme se dégagea du groupe, se précipita sur l'agent et lui appliqua une giffle retentissante.

Les autres sautèrent sur l'agresseur pour le ramener en arrière.

L'agent, un instant interdit, bondit à son tour et passa les menottes à son agresseur, ni n'opposa aucune résistance.

Jacques Valbert avait compris.

C'était l'homme aux yeux suppliants qui avait frappé le gardien de la paix. Il voulait se faire arrêter pour échapper à ses tourmenteurs.

L'agent se mit en devoir d'emmener son prisonnier et les trois autres suivirent en grommelant.

Evidemment, ils n'avaient pas prévu cela.

Ils se consultaient à voix basse...

Au bout de quelques minutes, l'un d'eux partit en courant par une rue transversale, tandis que les deux autres hâtaient le pas pour se trouver derrière le représentant de la force publique et son prisonnier.

Jacques Valbert, certain que l'affaire n'était pas terminée et anxieux maintenant de savoir ce qui en ressortirait, suivait d'un peu loin.

Soudain, il vit Lewinski, se baisser, prendre son élan et faisant un bond de panthère, retomber sur le dos de l'agent en lui serrant le cou.

L'homme s'effondra et son bâton blanc qu'il tenait à la main, roula dans le ruisseau. Le prisonnier, lui aussi, avait été renversé par la violence du choc. L'autre homme se jeta sur le corps étendu et un coup de revolver claqua dans la nuit...

C'était, pour Jacques Valbert, le moment d'intervenir.

En quelques grandes enjambées, il eut rejoint le groupe.

Lewinski, juste à cet instant, se redressait et, com-

me la lune osrtait de son voile de nuages, il reconnut le journaliste.

Mais il ne fut pas assez vif pour éviter le solide coup de poing que celui-ci lui envoya en pleine figure. Il fit quelques gestes convulsifs, recula et tomba. Quant à l'autre, il s'attardait à reprendre en main son revolver; Valbert ne lui en laissa pas le temps; d'un autre coup de poing, il lui endommagea sérieusement le nez et l'œil... Et il lui arracha son arme.

Puis il se pencha sur la victime, toujours menotté et enchaîné au poignet de l'agent. Celui-ci avait cessé de vivre : Lewinski n'avait pas raté son coup...

Quant au jeune blessé, la balle lui était entrée dans le côté droit entre deux côtes. Il écarta son veston, puis son gilet et s'aperçut que la balle avait été amortie quelque peu en traversant un petit portefeuille cousu dans la poche intérieure de son gilet. Il l'arracha pour mieux se rendre compte de la gravité de la blessure.

Mais, malgré son évidente faiblesse, le jeune blessé chercha l'objet des yeux jusqu'à ce qu'il l'aperçut à terre. Son expression angoissée fit penser au jeune homme qu'il y avait là-dedans quelque chose de valeur et il le lui remit sur la poitrine. Mais le blessé ne parut pas satisfait, il agita faiblement la tête. Alors, Valbert le mit dans la poche intérieure de son propre veston et le blessé sourit et ferma les yeux.

Puis, dans un souffle, il murmura :

--- Allez-vous en!

A cet instant, Jacques Valbert entendit au loin un bruit de pas précipités; plusieurs hommes accouraient. Le moribond dut entendre aussi et murmura encore une fois :

— Allez-vous en!...

Jacques Valbert comprit cette fois.

Le bandit qui s'était détaché du groupe était allé

chercher du renfort. Le journaliste bondit dans l'ombre et se réfugia sous une porte cochère juste à temps, car une demi-douzaine d'individus arrivaient...

Ils se penchèrent sur les quatre corps étendus à terre et, pendant ce temps, enfilant une ruelle transversale, Jacques Valbert s'enfuit pour se mettre en sûreté...



Le lendemain matin, les journaux parlaient du double meurtre de Carouge. L'opinion émise par tous était que les complices du malfaiteur arrêté l'avaient assassiné pour l'empêcher de parler.

L'opinion de Jacques Valbert était différente; il avait d'ailleurs téléphoné la nouvelle à Paris, pendant la nuit en donnant sa version du crime.

Mais Genève n'en serait pas informé avant le lendemain matin.

Le jeune homme avait ouvert le petit portefeuille de l'homme aux yeux épouvantés et il y avait trouvé deux documents. Mais tous deux étaient en langage chiffré. Le journaliste n'avait donc pu les lire. Il y avait aussi une carte de lecteur dans une bibliothèque publique, portant un nom et une adresse.

Dès la première heure, le journaliste se rendit à cette adresse; mais il apprit du logeur que son locataire, sorti la veille n'était pas encore rentré. De là, il se fit conduire à la bibliothèque et s'adressant au secrétariat, il fit demander si, par hasard, le lecteur se trouvait là.

Non, il n'y était pas.

— Alors, dit Jacques Valbert, tendant le portefeuille

le et la carte, voici ce que j'ai trouvé; si vous voulez bien vous charger de le remettre à ce monsieur...

Le secrétaire remercia, promit de faire la commission, et Jacques Valbert, méditatif, s'en alla...

— Ce pauvre bougre, pensait-il, ne réclamera jamais ni sa carte, ni son portefeuille...

Comme il rentrait à son hôtel, il vit sur le trottoir quelques figures qui lui semblèrent suspectes.

— Bon! se dit-il, voilà que ces oiseaux-là vont tourner autour de moi.

Mais ce ne devait pas être pour longtemps, car au bureau, il trouva une dépêche le rappelant immédiatement à Paris...

Deux heures plus tard, une voiture l'emmenait à la gare des Eaux-Vives et le lendemain, il débarquait dans la capitale.

Le chef le reçut d'une manière parfaite, le félicita de ses découvertes et de la clarté de ses rapports.

— Quant à la dernière aventure, je vous attends avec impatience pour que me donniez des détails...

— Je n'en ai pas beaucoup d'autres : 1° l'appel de l'inconnu; secundo, l'action que vous connaissez dans tous ses détails, à l'exception de l'enlèvement du portefeuille qui, si j'en juge par la filature dont j'ai été ensuite l'objet était une chose précieuse.

« Mais ce portefeuille ne contenait qu'une carte de bibliothèque et deux documents chiffrés, que je ne puis lire...

Le jeune homme tira son portefeuille de sa poche et en sortit les deux pièces qu'il déposa sur le bureau du chef.

— C'est tout! dit-il. Vos secrétaires du chiffre seront sans doute plus habiles que moi à vous donner la clé de cette ténébreuse affaire...

Le chef prit les documents, les tourna en tous sens, puis son visage s'éclaira d'un sourire.

— Ça va bien, fit-il, nous avons ce chiffre-là... Il n'est pas très compliqué. Nous avons eu récemment d'autres textes sous ce chiffre.

Puis il ajouta :

— Savez-vous qu'une bombe a éclaté cette nuit avenue de la République à la sortie d'un meeting où les révolutionnaires russes avaient convié leurs compatriotes?...

— Non! dit Jacques Valbert; je suis venu ici, sans prendre le temps de lire les journaux.

— D'ailleurs, vous n'y auriez rien vu. La Préfecture a demandé de retarder la nouvelle. Vous savez la campagne faite par Maxime Gorki, le grand écrivain et par les révolutionnaires russes, contre la réalisation de l'emprunt ?...

— Oui... Jamais le monde révolutionnaire n'a été aussi agité et je sais aussi qu'un des arguments de Maxime Gorki est que cet argent français servira à tuer des moujiks...

— Il est de fait... dit le chef, d'un ton rêveur...

Puis, se reprenant :

— Mais ne nous perdons pas dans de vaines idéologies. Ce qui importe pour nous, actuellement, c'est de ne pas laisser déferler jusque dans notre pays, cette vague de terreur qui a envahi la Russie... Et, puisqu'à Genève, vous avez pris contact avec ces gens, voudriez-vous faire quelques reportages sur les russes de Paris?

— Pourquoi pas?

— Je vous demanderai peut-être, ensuite, d'aller voir jusqu'à Pétersbourg... Cela vous irait-il?...

— Oui, dit carrément Jacques Valbert, mais à la condition que vous me donniez licence de me marier au paravant...

— Et que feriez-vous de votre femme, alors?... Je suppose que vous ne voudriez plus la quitter?...

— Mais nous ne nous quitterions pas; nous ferions notre voyage de noces en Russie, ce serait pour le moins original...

— Mon Dieu, si cela vous amuse!... Mais je crains que votre jeune femme ne goûte guère cela...

— Que si!... Elle préférera certainement cette solution à l'attente...

— Alors, bon vent, mon cher ami... Et à bientôt...

CHAPITRE DXCVII

UN MARIAGE IMPROMPTU

— Solange, ma chérie, me voici...

— Oh! Jacques, pour longtemps...?

— Hum!... Je ne sais pas... Mais je pense que nous aurons le temps des publications, c'est-à-dire les trois semaines indispensables, puis nous partirons en voyage de noces, devinez où?

— Mais n'aviez-vous pas dit que vous vouliez me faire connaître l'Espagne?

— Oui, si nous attendons qu'on veuille bien me donner congé; non, si nous nous marions tout de suite...

« Dans cette dernière hypothèse, il nous faudra combiner les nécessités professionnelles, avec notre agrément.

— Alors, où irons-nous?...

— En Russie...

— Seigneur! s'exclama Mme Chambel qui venait d'entrer et avait entendu les dernières répliques, en Russie!... Mais vous n'y pensez pas, Jacques. Dans ce pays où des bombes éclatent chaque jour, où des ministres, des grands-ducs sont assassinés à chaque instant...

« Mais je ne vivrai plus de savoir Solange là-bas...

— Ma chère future maman, dit Jacques Valbert, riant de bon cœur, tout d'abord, nous ne sommes ni ministres, ni grands-ducs, ensuite, si je sais compter, tous ces ministres et grands-ducs tombés à tous les instants, pour dire comme vous, se chiffrent exactement en quatre mois par un ministre M. de Plehwe, et un grand-duc, le grand-duc Serge, l'autre jour...

« Que voulez-vous, ce malheureux pays souffre de toutes les façons... Pressuré jusqu'à l'extrême, le moujik est dans la situation des paysans au Moyen âge, quoi d'étonnant qu'une certaine Jacquerie éclate tout à coup. La Russie, malgré son retard n'a pu échapper à la vague d'instruction que la révolution française a suscitée... Ses intellectuels se sont frottés à la civilisation occidentale et leurs grands seigneurs eux-mêmes, voyez Tolstoï, se sont inquiétés du sort du peuple russe...

« Aujourd'hui, c'est Maxime Gorki qui fait une croisade en Europe contre l'emprunt que les bourgeois français sont en train de couvrir, car cet argent — dit-il — sera dévoré par une horde de fonctionnaires dont la principale raison d'être est la répression constante et féroce des appétits du moujik...

« Et, cependant, ce malheureux, voué à l'abaissement et à la servitude est une créature humaine... Remar-

quez, ma chère maman, que je ne suis pas révolutionnaire, que je n'approuve surtout pas les méthodes violentes employées par ces gens-là ; mais je comprends... et je pardonne...

« J'ai rencontré à Genève une jeune fille admirable... Je la connaissais déjà ; elle a suivi les cours de l'Université et son frère avait été mon condisciple... Eh bien, ce jeune homme était l'assassin de M. de Plehwe... Il a été livré par un de ses camarades à qui il s'était confié...

Un murmure d'horreur sortit de la bouche de Solange.

— Une victime, celui-là, aussi... d'ailleurs. Il mérite plus de pitié que de colère... et il est mort, de mort violente à la fleur de l'âge, trois mois après son camarade, exécuté par les amis de celui-ci...

« Eh bien, Kyra, cette enfant admirable, m'a dit lorsqu'elle est partie pour retourner en Russie, pour vouer sa vie au service de ce malheureux peuple pour lequel ils éprouvaient son frère et elle une telle pitié agissante qu'ils lui donnaient leur vie : « J'ai la foi qu'une heure sonnera où tous victimes et oppresseurs, bourreaux et martyrs, trouveront la pitié dont ils ont besoin. »

« Le peuple russe, chère madame Chambel, est une masse amorphe, d'où sortent actuellement des étincelles.

« Sa violence nous épouvante... Mais, voyez la littérature russe : y a-t-il autre chose que le récit de cet atroce martyr subi par cette masse ? Nous ne pouvons, à priori, taxer les écrivains russes d'imposture... Non ! ils sont bien le reflet de leur époque, une époque où même les bourgeois s'épouvantent du mal profond qu'ils découvrent...

« Les Tolstoï, les Gorki, les Andreieff, tous les autres, sont un peu leurs encyclopédistes... Il en était ainsi chez nous, où cependant le mal était moins grave et moins profond, à l'aurore de la Révolution française..

« Les Voltaire, les Diderot, les Condorcet, dénonçaient les abus et la misère...

— Conclusion, dit M. Chambel, qui était entré depuis un moment, mais n'avait pas voulu interrompre son futur gendre, les bourgeois français auraient tort de souscrire à l'emprunt russe...

— Il est certain qu'une révolution ferait courir aux capitaux ainsi prêtés, de bien gros risques... Mais la masse russe en aura pour longtemps à s'ébranler... Ce ne sont pas des mouvements spasmodiques, comme ceux que l'on dénonce dans les provinces ; ce n'est pas parce que quelques groupes de paysans affamés ou pressurés à l'excès par le baron balte ou allemand qui règne sur la contrée, ont « lâché le coq rouge », comme ils disent, sur le château, ce ne sont pas ces scènes de Jacquerie qui font une révolution...

— N'importe, il y a des placements plus sûrs... Si en prêtant notre argent, nous misons sur la répression féroce qui fera durer le système actuel, nous risquons de commettre une mauvaise action...

« Mais, parlons d'autre chose... Vous disiez donc que vous vouliez aller en Russie... ?

— Je suis obligé d'y partir d'ici quelques semaines, peut-être même plus tôt que je ne pense...

« Et je proposais à Solange de nous marier de suite et de faire là-bas notre voyage de noces...

— N'est-ce pas imprudent ? demanda Mme Chambel, s'adressant cette fois à son mari.

Celui-ci eut un bon rire.

— Oh ! je suis de l'avis de Jacques : la révolution n'est pas pour demain. Je ne pense pas qu'ils risquent quoi que ce soit... Et, mon Dieu, à notre époque, point n'est besoin de se trouver au milieu d'une émeute pour mourir tragiquement : on peut mourir d'un accident de

chemin de fer, dans un tremblement de terre, dans un accident de voiture...

« Allons, ma chère femme, ne t'inquiète pas... Où qu'ils aillent ces chers enfants, notre souci sera le même... Alors, pourquoi pas la Russie ?...

— Merci, papa, dit Solange, battant des mains. Alors, c'est dit...

— C'est dit, ma petite fille...



Et ce fut trois semaines plus tard, un grand mariage...

Toute la presse parisienne avait tenu à défiler à la sacristie.

Mais certaines mamans n'étaient pas contentes, car James Wells et Réginald Bury s'étaient excusés.

Ils avaient de bonnes raisons pour cela.

Ils venaient, en effet, de débarquer à Dakar...

Mais, malgré la mauvaise humeur des mamans ayant des filles à marier et avaient, le soir des fiançailles, louché du côté du fils du lord et de celui de l'explorateur, la jeunesse s'amusa franchement.

Jeanne Artaud, toute rougissante, au bras de Maurice Chambel était plus heureuse qu'elle n'avait été de sa vie et elle rêvait au jour où elle serait à la place de Solange et Maurice à celle de Jacques...

Quant à la charmante Mithé, Réginald Bury ne lui ayant pas donné signe de vie, elle flirtait outrageusement avec Louis Artaud qui ne se décourageait pas...

Le soir venu, toute cette foule de charmants garçons

et d'adorables filles dansa éperdument, tandis que les jeunes mariées s'étaient éclipsés sans attendre la fin de la fête.

Solange était pleinement heureuse.

Elle n'avait rien voulu entendre des recommandations de sa mère.

— Maman, laisse-moi, je suis si heureuse, si contente...

Et le costume de voyage ayant remplacé la robe de satin blanc, un feutre coquet planté de travers sur les cheveux fous, Solange était allée retrouver son mari.

Une heure plus tard, les deux jeunes gens montaient dans le train.

Personne n'était venu les accompagner à la gare.

Ils avaient exigé que M. et Mme Chambel restassent auprès de leurs invités ; ils voulaient filer à l'anglaise...

Et quand ils furent dans le wagon-couche que Jacques s'était fait réserver, la jeune femme soupira d'un air mutin :

— Ouf ! enfin seuls !...

— Ce n'est pas dommage, chérie, répondit Jacques... Je crois bien que depuis trois semaines, je ne vous ai pas eu une minute à moi...

— J'en sais quelque chose, répondit Solange ! Je commençais à prendre le mors aux dents... Si cela avait dû durer huit jours encore, j'aurais donné ma démission.. Entre vos reportages, les couturières, ma mère et mes amies, je devenais folle.

« Bast ! heureusement qu'on ne se marie pas tous les jours...

— Qui sait ! avec le divorce qui est si à la mode, maintenant. taquina Jacques...

— Hou ! Voulez-vous bien vous taire, vilain !... Je ne suis pas Jeanne Hugo, moi... Et, d'ailleurs, Monsieur,

vous m'avez épousé devant Monsieur le Curé... Et ce mariage-là ne se défait pas...

« Ah ! voilà bien les hommes ! s'écria la jeune femme d'un ton de désespoir comique, le soir même des nocces, ils songent au divorce... Vous allez faire amende honorable, Monsieur, je pense...

— A vos pieds, Solange, riposta en riant le jeune homme en s'agenouillant pour déchausser la jeune femme.

— Alors, on pardonne...

Bientôt, dans le wagon-couche la conversation ne fut plus qu'un murmure indistinct, coupé parfois de brefs éclats :

— Tu m'aimes ?...

— Ma chérie...

— Répète !... Tu m'aimeras toujours...

— Toujours...

.....

Le train filait dans la nuit, mais les amoureux n'en avaient cure.

Là-bas, à Paris, M. et Mme Chambel, en se retrouvant seuls dans leur appartement désert, étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

Des larmes coulaient sur le visage de la mère; tandis que M. Chambel, violemment ému, lui aussi, tentait en vain de la reconforter.

— Comme les enfants sont ingrats, disait la bonne dame.

— Que veux-tu ma bonne... Nous ne les élevons pas pour nous ; mais pour qu'ils soient heureux...

— Puisse-t-elle être heureuse... Mais s'en aller si loin... Et dans ce pays maudit...

— Ce ne sera pas long... Deux mois au plus, rassure-toi... Avec Jacques, il ne peut rien lui arriver de mal.

Mme Chambel poussa encore quelque soupirs ; puis elle parvint enfin à se calmer et vagua à sa toilette de nuit, tandis que M. Chambel, ayant allumé un cigare passait dans le salon voisin qu'il arpentait à pas nerveux...

Et, soudain, la mère, que son inquiétude empêchait de penser à autre chose qu'à son souci, parut sur le seuil du salon :

— Et Maurice... ?

— Quoi, Maurice ? demanda M. Chambel, sursautant.

— Tu n'as donc rien vu ?

— Qu'y avait-il à voir ?

— Jeanne Artaud...

— Oui je sais...

— Et c'est tout ce que tu dis ?... Depuis quand le sais-tu ?

— Je ne le sais pas de façon certaine ; Maurice ne m'a pas encore chargé officiellement de la demande ; mais j'avais vu certaines choses... Et aujourd'hui, je n'ai plus douté ; un de ces jours, il me faudra mettre des gants blancs pour aller demander à Mme Artaud, la main de Jeanne...

— Mais il est si jeune ! s'exclama la mère.

— Bah ! il a vingt-six ans... C'est l'âge... Il faudra bien en arriver là un jour ou l'autre, ma bonne ; il faut se faire une raison... Il vaut mieux qu'il soit jeune pour fonder un foyer...

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama la pauvre mère.

Mais elle ne dit plus rien et rentra dans sa chambre.

M. Chambel resté seul poussa un soupir, puis haussa philosophiquement les épaules :

— C'est la vie cela, murmura-t-il ; les jeunes s'en vont ; les vieux restent seuls... Qu'y faire...

CHAPITRE DXCVIII

NOUVEAUX ESPOIRS

Alfred Dreyfus était assis dans son cabinet de travail et s'occupait à la rédaction de ses mémoires lorsque Lucie entra. Il posa sa plume et se tourna vers elle.

— Que m'apportes-tu là ? demanda-t-il d'un ton affectueux.

— Une convocation officielle.

— Fais voir.

Il ouvrit l'enveloppe, parcourut le texte du document et considéra sa femme qui se tenait près de lui. Le papier tremblait entre ses doigts et il ne pouvait proférer une parole.

Lucie s'aperçut de son émotion et demanda :

— Une mauvaise nouvelle ? Un nouvel échec dans tes démarches, Alfred ?

Il secoua la tête.

— Non, Lucie. Non, la Cour de cassation a décidé la nouvelle révision du procès... enfin, Lucie !



— Ma mère pense, dit Kyra, que mon frère n'a rien fait pour
se sauver.

(P. 4947)

C. I.

LIVRAISON 627

Il bondit de son siège et prit les deux mains de sa femme.

— Enfin ! Lucie, enfin ! on va me rendre justice ! La tache infamante va enfin disparaître, mon nom, mon honneur vont se trouver lavés de toute souillure ! Ah ! remercions la Providence qui nous envoie ce bonheur !

Lucie sentit que les larmes lui montaient aux yeux : elle caressa doucement les épaules de son mari.

— Alfred !...

Elle ne put en dire davantage, sa gorge contractée ne laissait passer aucun son.

Alors, Dreyfus prit sa fidèle compagne dans ses bras et l'embrassa.

— Je te remercie, également, ma Lucie...

Elle sourit à travers ses larmes.

— De quoi, de t'avoir fait confiance ?

— Oui, d'avoir lutté pour moi et d'avoir si vaillamment supporté toutes les persécutions dont nous avons été victimes. Je te dois beaucoup, ma chère femme.

— Mais, c'était tout naturel... Mon amour pour toi m'y obligeait...

— Je le sais.

— L'amour est égoïste, le mien l'était beaucoup, je voulais t'avoir de nouveau à moi.

— N'essaie pas de diminuer tes mérites. Je sais tout ce que tu as fait pour moi et je t'en serai éternellement reconnaissant.

Lucie échappa doucement à son étreinte et lui montrant la convocation, elle questionna :

— Est-ce l'arrêt de la Cour de cassation ?

— Oui, c'est le pourvoi de révision du procès.

— Alors, il va encore falloir plaider avant que tu sois réhabilité ?

— Ce ne sera pas un procès à proprement parler,

mais une révision complète de toutes les pièces de l'affaire. C'est pourquoi je dois y aller.

— Ne crains-tu pas qu'il se produise encore de nouvelles manifestations, de nouveaux incidents... qui te rendraient aussi malheureux qu'autrefois.

— Crains-tu donc que j'échoue cette fois encore ?

— L'homme le plus courageux peut succomber.

— Non pas ! Il y va de mon honneur !

Le visage de Lucie reprit une expression de confiance, l'enthousiasme de son mari lui rendait la foi en l'avenir ; elle se tourna vers lui et demanda :

— Pourrai-je assister aux débats ?...

— Naturellement, ma chérie... Il faudra que tu sois là lorsqu'on proclamera que j'ai été la victime d'une erreur judiciaire... Tu as été suffisamment à la peine pour avoir le droit d'être à l'honneur..

.....

Les deux époux, pleins d'un nouvel espoir reprirent, ce jour, goût au bonheur.

Le capitaine semblait plein d'allant ; il s'était remis à monter à cheval et l'on pouvait le rencontrer chaque matin avenue du Bois. Lucie, tout en consacrant la meilleure partie de son temps à ses enfants, se montrait moins réfractaire aux invitations qui lui venaient de toutes parts.

Et ce fut avec un réel plaisir qu'elle assista à la cérémonie par laquelle le gouvernement fêtait Mme Zola, qui venait d'offrir à l'Etat la maison de Médan, afin qu'on en fit, selon le vœu du mort une maison de retraite pour des vieillards pauvres.

Désormais, toute la vie d'Alexandrine Zola était dédiée à la charité et au bien. Secondée par Jeanne, qui ne la quittait plus, ainsi que ses enfants, elle se dépensait et distribuait tout ce qu'elle possédait.

Son plus vif désir était de faire révéler la mémoire du grand mort par le plus grand nombre possible de personnes.

Et elle y parvenait sans peine...

Car les livres de Zola connaissaient des chiffres de tirage inusités. Tout le monde voulait connaître les œuvres de cet écrivain tant discuté de son vivant ; tout le monde voulait savoir pourquoi on lui avait jeté l'anathème et cette confrontation de l'œuvre et de la critique tournait à la confusion de celle-ci...

Dans le public, on savait maintenant, que Zola avait été honni pour oser crier la vérité, dénoncer des abus, percer à jour des scandales, poursuivre des criminels sociaux...

Et la voix unanime du peuple s'élevait pour chanter la gloire de l'écrivain...

Mais Zola était mort...

Il ne pouvait plus jouir de son triomphe...

C'était là la grande amertume de Dreyfus... A la veille du nouveau procès en révision, qui allait lui rendre l'honneur, il aurait voulu que celui qui avait si vaillamment lutté pour sa cause fut là pour partager sa gloire...

Hélas !... C'était là un vœu impossible à réaliser...



D'ailleurs, l'espoir naissait ailleurs encore que chez les personnages de cette histoire... Il naissait au cœur du

peuple de France, tout entier... Les prophètes étaient venus pour annoncer une humanité future plus belle, meilleure que celle du passé ; une vie où tout prendrait des couleurs plus fraîches, plus joyeuses, où chacun aurait droit au soleil, posséderait le monde...

Hélas ! à leur suite, étaient venus aussi ceux pour qui nulle révolution, fut-elle spirituelle, ne va sans violence ; ceux qui ont dans la bouche un tel goût de sang qu'ils ne peuvent pardonner à leurs oppresseurs et qui tuent ; ceux encore qui ne savent attendre en espérant...

Et, tandis que, lentement, mais sûrement, se faisait l'évolution des esprits et des partis politiques, tandis que les gouvernements plus clairvoyants, cherchaient les réformes, des bombes éclataient un peu partout...

A côté des penseurs, des tribuns répandant la bonne parole, appelant le peuple, non à la révolte, mais à la défense de leurs droits syndicaux, dans le cadre des associations légales, se trouvaient les thuriféraires de l'action directe...

L'anarchie prenait conscience de sa force, grâce aux nombreux réfugiés russes qui apportaient sur la terre de France leur haine de l'autocratie et de tout pouvoir constitué.

Les étudiants russes, dont beaucoup vivaient paisiblement et honnêtement, cachaient dans leurs rangs des chimistes habiles à confectionner des bombes...

Ce fut ainsi qu'un jour à la sortie d'une réunion, une bombe fut jetée par l'un d'eux, mettant en émoi la paisible population du onzième arrondissement... Quelques jours plus tard, aux obsèques de Louise Michel, la Vierge rouge de la Commune, des tumultes éclataient, réponses sanglantes aux arrestations et aux perquisitions que l'on avait dû opérer...

Mais, malgré cette fermentation de mauvais aloi, le bon grain germait lentement...

Les salaires des ouvriers augmentaient, devenant ainsi plus en rapport avec le coût de la vie.

Sans doute, il avait fallu la menace des grèves, quelques tumultes pour que les usiniers se décidassent à faire droit aux revendications de leurs salariés ; mais le gouvernement, aidé par quelques directeurs intelligents, comme M. Chambel, était parvenu à faire entendre raison aux récalcitrants.

Là, encore, l'œuvre littéraire de Zola avait aidé l'œuvre sociale. La misère des mineurs, si bien dépeinte dans « *Germinal* », avait ému le cœur des masses...

Il avait fallu améliorer le sort des pauvres qui peinaient pour que d'autres aient chaud...

Et puis, dans les esprits mêmes, une évolution se faisait...

On comprenait mieux le droit à la vie du pauvre ; des doctrines hardies même se faisaient jour...

Pourquoi le producteur ne peut-il pas jouir de ce qu'il produit... ?

Jour à jour, le progrès augmentait...

L'homme en bourgeron et en casquette des faubourgs, allait pouvoir porter du linge et ce progrès dans la vêtue allait être suivi d'un progrès rapide du logement...

La guerre aux taudis commençait.

Des usiniers édifiaient des cités-jardins où leurs ouvriers pourraient vivre chacun dans sa maisonnette ; l'Etat étudiait un vaste plan de maisons ouvrières, de maisons pour familles nombreuses, d'écoles, de crèches, d'asiles.

M. Briand était ministre de l'Instruction Publique et les programmes permettaient aux enfants, après l'obtention du certificat d'études, de travailler seuls...

Ces programmes allaient produire la plus belle génération d'auto-didactes — c'est-à-dire d'individus

ayant étudié seuls, sans aller à l'école après treize ans — que la France ait jamais connue...

Hélas ! cette génération, née entre 1890 et 1900, allait être fauchée par la Guerre...

Mais au début de 1905, la vie était belle : tant d'enthousiasmes vibraient dans l'air ; tant de fruits, tant de fleurs semblaient devoir naître dans le champ de l'humanité...

CHAPITRE DXCIX

VOYAGE DE NOCES

Jacques Valbert et sa jeune femme s'étaient arrêtés pour quelques jours à Livadia.

Cette petite ville charmante est à la Mer Noire et à la Russie, ce que Nice est à la Méditerranée et à la France.

C'est une plage charmante, très mondaine, où le Casino, comme sur toutes les plages, ou dans toutes les stations soit hivernales, soit estivales, joue le rôle principal.

Par ailleurs, un site et un climat enchanteurs, où viennent se refaire une santé les russes de la capitale, terriblement éprouvés par le climat.

— Reposons-nous quelques jours, avait dit Jacques à Solange.

Et celle-ci, enchantée de cette idée, avait acquiescé.

D'ailleurs, le journaliste, n'avait pas pour cela perdu son temps.

Dès son arrivée, il s'était mis en quête de nouvelles et en avait facilement trouvé auprès d'un journaliste, attaché à la « Novoie Vremia », qui était à l'époque le plus grand périodique russe, et qui se trouvait à Livadia parce qu'à cette époque de l'année, tous les hauts fonctionnaires, les diplomates, les membres de la Douma ou les ministres que les devoirs de leur charge ne retenaient pas dans la capitale, villégiaturaient à Livadia ou dans une autre station des bords de la Mer Noire ou du Caucase.

Le soir même, Berstoff, ainsi se nommait le journaliste russe, avait présenté son nouvel ami à quelques personnalités et Jacques Valbert avait pu ainsi entendre le récit de l'attentat contre M. de Plehwe, qu'il connaissait déjà, et de celui qui, le mois précédent, avait coûté la vie au grand-duc Serge.

— C'est effrayant ! commentait Berstoff ; la vie de chacun est menacé à chaque instant...

— Vraiment ! dit Jacques Valbert ; mais ne croyez-vous pas que l'anarchie croît en proportion directe des mesures de répression... ?

— Peut-être, fit l'autre, d'un ton rêveur... C'est un cercle vicieux, contre lequel la Bible nous a mis en garde depuis longtemps... Oui, le sang appelle le sang... Mais comment faire.... ?

— Un gouvernement un peu plus libéral aurait les masses avec lui ; les nihilistes, alors, ne seraient plus sympathiques aux foules... Le mal russe, voyez-vous, tout au moins à mes yeux d'occidental, est que le peuple tout entier est dressé contre l'autocratie et, non seulement le

peuple, mais tous vos intellectuels, tous vos étudiants libres....

« Alors, comment voulez-vous qu'ils n'approuvent pas ; comment voulez-vous que chaque exécution ne fasse pas lever un désir de vengeance... Pis, car si j'ai été bien renseigné, la persécution s'acharne sur toute la famille, les amis, du coupable... Ce sont des fournées quotidiennes, d'hommes, de femmes, d'enfants, que vos fonctionnaires de police, expédient en Sibérie...

« Vous vivez sous le régime de la terreur constante... En haut de l'échelle sociale, il y a un resplendissement extraordinaire : le tzar et ses satellites ; au-dessous sur toutes les marches de l'échelle, un peuple de fonctionnaires — et même parmi ceux-là, il y a des ennemis du régime — puis, en bas, tout ce qui ne vit pas de la faveur du monarque et de l'Etat, un peuple hâve, déguenillé, mourant de faim et de crasse, sur le dos duquel tombent les coups de fouet des cosaques... Est-ce cela... ?

Berstoff fit une moue :

— Vous voyez cela avec votre imagination d'occidental, mon cher, dit-il d'un ton un peu railleur. Le moujik russe est une brute ; une brute qui, justement ne comprend rien autre que les coups de fouet et qui se saoule, dès qu'il a de l'argent pour acheter de la vodka...

— Oh ! oh ! riposta Valbert, sur le même ton. Cette description du peuple russe n'est-elle pas un peu simpliste... ?

« N'est-ce pas ce moujik, cette brute qui fait pousser le blé et tous les fruits de la terre... ?

« N'est-ce pas lui qui travaille aux terrassements sur vos nouvelles voies de chemin de fer ?... qui travaille dans vos usines métallurgiques... ?

« Et, parmi ce peuple, que vous englobez sous cette méprisante épithète : le moujik russe, n'y a-t-il pas des

hommes possédant des cerveaux puissants, ou simplement des hommes qui pensent... ?

« Où sont vos littérateurs ?... Pas parmi vos fonctionnaires ou vos courtisans ; reconnaissez vous-même que tous les hommes ayant du talent vivent parmi le peuple... et que tous, de Tourguenieff à Tolstoï, en passant par Gorki et Andreieff, pour ne citer que ceux-là, que tous, dis-je, sont adversaires du régime...

Berstoff haussa les épaules :

— Bah ! réputations bien surfaites et, faites à l'étranger par surcroît... Le comte Tolstoï est le fauteur d'un terrible scandale, c'est la seule réputation qu'il a laissé à la Cour...

— Vraiment ?

— Je vous assure ! On n'aurait peut-être jamais parlé de lui s'il n'avait pas fait un tel bruit pour donner sa démission...

« Et ces livres immondes : « Guerre et Paix » et « Résurrection »...

— Immondes ? interrogea Valbert haussant les sourcils.

— Mais croyez-vous donc, cher Monsieur, qu'un seul russe de la bonne société, peut ne pas avoir la nausée, en lisant ce récit dont une fille publique est le centre... ? Pourquoi s'occuper ainsi de ces misérables déchets d'humanité...

— Je me déclare battu, cher Monsieur, dit Valbert en riant. Je suis tout à fait incapable de voir en un quelconque être humain, un être tout à fait dénué d'intérêt ; je suis trop occidental... Pour moi, toute créature humaine a droit à un minimum d'égards...

— Vous êtes très sensible, sans doute...

— Je ne crois pas que ma sensibilité soit excessive ; mais chaque homme sur terre a droit à la vie... Et je comprends très bien pourquoi vos intellectuels, arrivés

sans doute à notre degré de sensibilité ne peuvent plus supporter la misère du peuple russe...

« D'ailleurs, la preuve que des cerveaux vibrent dans le peuple, c'est que des chimistes éminents sont parmi eux, puisque d'après vos journaux même, les bombes jetées étaient parfaitement faites...

— Oui...

M. Berstoff semblait réticent. Il était fort ennuyé de ne pas trouver en le journaliste parisien un écho servile à ses théories.

Aussi, avec la mobilité qui caractérise ceux de sa race, il changea de thème de conversation.

— Notre musique vous plaît-elle ?

— Beaucoup, répondit Valbert dont l'œil venait de se poser sur un joueur de balalaïka, qui accordait son instrument.

Et comme à un signal, l'orchestre du café où se trouvaient les deux hommes attaqua.

Les notes de la « chanson des bateliers de la Volga » montèrent dans le soir embaumé, évoquant l'âme slave, pleine de nostalgie, de cruauté et de langueur... Ces notes évoquaient un folklore hallucinant... Quelle richesse de pensée, de poésie inexprimée...

Et dans l'esprit du jeune homme revenait la parole de son compagnon :

— Des brutes !...

Non, pensait le journaliste... Ce n'est pas si simple que cela...

Le lendemain, les deux jeunes gens, accompagnés de Serge Berstoff qui voulait leur montrer les bords de la Riviera russe, firent une longue promenade.

Solange était très heureuse.

Elle jouissait de la température agréable, de la conversation du russe qui parlait le français avec un léger accent chantant, et surtout de la présence de son mari...

Depuis leur départ de Paris, la jeune femme n'était pas encore revenue de son enchantement :

— Enfin, il est à moi... il est à moi, se répétait-elle tout bas.

Et la certitude qu'il l'aimait, comme elle l'aimait, la rendait infiniment heureuse...

Le matin, avant de sortir, elle avait écrit à sa mère ; mais cette lettre ne reflétait qu'à demi sa pensée intime qui était presque inexprimable...

Il lui avait fallu faire un effort pour écrire et, si elle avait été sincère, elle eut écrit :

« Je ne vivais pas autrefois... Rien n'existait... et, maintenant, hors sa présence, rien n'est encore... Je l'aime, je l'aime, comme jamais je n'ai aimé rien ni personne... »

Mais elle s'était contentée d'écrire une petite lettre bien sage et bien affectueuse...

Elle sentait intimement qu'il fallait cacher ce grand bonheur, si elle voulait le garder ; mais malgré elle, un rayonnement était sur ses traits.

Elle en était si transfigurée que Jacques lui avait dit doucement en l'embrassant dans le cou :

— Ma petite Solange, le mariage te réussit ; tu es dix fois plus belle...

Et son visage s'était coloré d'incarnat vif.

Cependant, elle avait dit paisiblement :

— Ce sont tes yeux qui me voient plus belle, voilà tout... à moins que ce ne soit la lumière de ce pays...

Mais Jacques Valbert souriant malicieusement avait secoué la tête.

Puis ils étaient descendus dans le hall de l'hôtel, où la jeune femme avait fait sensation. Sa robe de dentelle crème, d'une ligne simple, mais parfaite, la moulait et tous les hommes présents eurent un regard d'envie pour le mari qui l'accompagnait.

Elle était si radieuse quand elle lui parlait, elle avait de tels regards qu'ils ne pouvait douter qu'elle fut amoureuse.

Si bien qu'en sortant de table, Jacques murmura :

— Chérie, tu ne peux savoir combien je suis heureux de ton amour... Mais...

— Mais... ? interrogea Solange.

— Ne le montre pas tant... Tu vas me faire détester. Tu es trop belle.

Elle sourit, ouvrant ses lèvres rouges sur ses dents blanches et elle allait répondre quand Serge Berstoff parut :

— Prête, charmante madame ? demanda-t-il en s'inclinant et en baisant la petite main que la jeune femme lui tendait.

— Vous le voyez, répondit la jeune femme. Je n'ai plus qu'à prendre mon écharpe et mon chapeau qui sont là.

Elle passa une rose rouge dans sa ceinture, posa avec soin une paille noire sur ses cheveux blonds, saisit son écharpe et son ombrelle et dit :

— Me voici...

Puis elle prit le bras de son mari pour sortir de l'hôtel.

Un chasseur tenait ouverte la porte de la victoria que le journaliste russe avait louée pour la promenade et les trois promeneurs s'y installèrent.

— Vous pourrez faire un papier épatant sur la Riviera russe pour votre journal, dit Berstoff à Valbert tandis qu'un paysage admirable se déroulait sous leurs yeux et, au passage, je vous nommerai toutes les personnalités que nous rencontrerons.

Jacques Valbert remercia son collègue et la conversation s'engagea sur la vie mondaine en Russie

Là, le correspondant de la « Novoie Vremia » était dans son élément.

Avant tout, chroniqueur mondain, il voyait la vie à travers son monocle d'homme du monde. Il ne fallait pas lui demander un jugement exact sur d'autres questions ; la philosophie de l'histoire lui échappait complètement et les questions politiques ou sociales étaient pour lui lettre morte ; mais en ce qui concernait les mondanités, les déplacements des personnalités en villégiature, il était intarissable et il ne commettait pas la moindre faute...

Il en était de même d'ailleurs pour la mode.

Arbitre des élégances au petit pied, il indiquait sans coup férir l'erreur de telle toilette, le ridicule de telle autre. Il connaissait le nombre de chemises possédées par tel ou tel grand-duc ; savait le nom des maîtresses de tous les grands personnages, était « à tu et à toi » avec toutes les artistes ou demi-mondaines en renom...

Si bien que lorsque la voiture s'arrêta à Yalta, les jeunes mariés n'ignoraient plus rien des potins de la Cour du tzar.

Mais Solange n'écoutait guère. Blottie contre Jacques, elle avait joui pendant toute la route de la magie du paysage.

La route est à peu près semblable à celle qui relie Monaco et Monte-Carlo, cette corniche splendide. Une rampe d'arbres légers — acacias et tamaris — chemine le long de la plage et du port ; de l'autre côté de la route, un vaste jardin public dont les arbres tressaillent sous le vent léger de la mer...

Puis, c'est le resplendissement de la ville de luxe ; des restaurants ouvrent à deux battants leurs portes de cristal...

— Une particularité de Yalta, dit Berstoff, est que

le vent souffle toujours de la même façon, la nuit comme le jour ; la température y est toujours égale.

Le soufflé puissant et chaud qui vient de la mer secoue les cyprès noirs du jardin en terrasse et fait voltiger les jupes légères des promeneuses.

— Cette lumière ressemble à celle de l’Egypte, dit Jacques Valbert.

— Beaucoup de choses en Crimée peuvent vous rappeler l’Afrique, dit le journaliste russe. Venez par ici. Je vais vous conduire aux bazars...

— Au bazar ? interrogea Solange.

— Oui, il y en a deux, celui des Turcs et celui des Tatars. La Crimée est un pays de cocagne, Madame...

Les Tatars sont noirs et sérieux ; ils se tiennent sur une des places de la vieille ville qui ressemble à un véritable champ de foire. Ce sont eux les grands fournisseurs de légumes et de fruits de la Crimée.

— Ce sont des jardiniers incomparables ! affirma Berstoff.

Quant au marché turc, il s’ouvre près du port.

Les trois jeunes gens cheminent, admirent, Solange achète des fruits :

— Ils sont si beaux ! dit-elle.

Et comme des écoliers en vacances, les trois promeneurs montent dans les jardins pour manger les fruits qu’ils viennent d’acheter.

Tout en mangeant, ils regardent le port. Il y a là des steamers comme on en voit dans tous les ports, mais aussi des felouques turques qui embarquent des fruits, du blé, mille denrées... Il y a des cargos qui vont à Sébastopol et des caboteurs qui partent pour Bakoum...

Toute la vie de la terre et de la mer mêlées...

Comme un long bras, la jetée s’avance dans la mer violette...

Cirque merveilleux formé par les trois plages